

Héritages -17

Taha Balafrej

Dimanche 18 octobre 2020

Tous les épisodes de cette série sont publiés dans mon Blog : tahabalafrej.com

81 La première semaine de janvier 1997 démarre très lentement. J'ai un déplacement important à faire à Rabat. Cela m'aide à oublier temporairement que mon enthousiasme pour l'enseignement des mathématiques à l'université était en train de baisser. Du rêve je passe insidieusement à la désillusion. D'année en année, les étudiants sont plus nombreux et moins bien préparés. D'année en année, les esprits se ferment et les mentalités régressent. D'année en année, j'adapte mes cours et mes examens. Je me sentais sur une pente glissante et ne faisais que réduire mes exigences et mes attentes. Pourtant j'étais arrivé avec l'idée d'avoir fait le bon choix de la discipline à enseigner. En effet, les mathématiques n'avaient pas besoin d'investissements ni d'équipements. Juste une présence et une proximité avec les jeunes. Leur faire aimer les mathématiques comme discipline qui peut redresser la colonne vertébrale, comme esprit, méthode, logique, raisonnement, qui peuvent être utiles dans la vie. Certains de mes étudiants ont acquis ces habitudes et les ont fait prospérer. J'en citerai un, issu d'un milieu défavorisé de Zagora et qui est aujourd'hui directeur d'un centre de recherche en France. Mais c'était au début. Les choses ne faisaient qu'empirer jusqu'au niveau que l'on constate aujourd'hui. Ce niveau unanimement déploré, mais auquel on finit par s'habituer.

La situation catastrophique de notre système éducatif, et particulièrement universitaire, vient de loin. C'est le résultat d'un enchaînement d'actes délibérés. Le point de convergence de plusieurs tendances liées à la situation politique nationale et régionale.

L'historien français **Bernard Rosenberg** qui a enseigné dans les lycées et facultés marocains de 1957 à 1973 est un témoin assez objectif de cette période. A ce titre il a été invité à contribuer à un ouvrage de travaux offerts en 2018 à l'historien **Abdelahad Sebti**, sous le titre Confluences - Histoire, Anthropologie et Etudes Littéraires. Dans sa contribution intitulée Historien au Maroc - Historien du Maroc, il décrit cette évolution vers le bas de la qualité de l'éducation dispensée, en corrélation avec la politique menée.

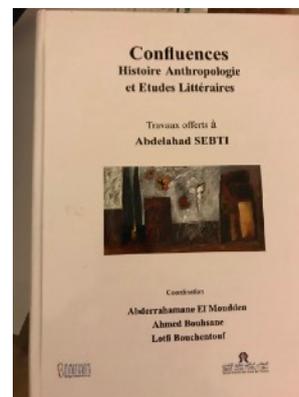
Voici ce qu'il dit du côté du régime, en 1965 : *« J'ai aussi le souvenir d'une étrange formule dite à un autre moment : 'on ne mange pas de crayons'. Ces paroles, outre leur caractère choquant, annonçaient un tournant dans la politique éducative, un sérieux coup de frein. Le pouvoir Royal avait-il voulu marquer la fin des espérances? Était-il motivé par la crainte d'une poussée d'une nombreuse jeunesse éduquée? Fallait-il encore avoir foi dans ce que nous faisons? Le pouvait-on vraiment? À partir de ce moment, j'ai ressenti un malaise, que seul pouvait dissiper la présence en face de moi de jeunes visages attentifs et confiants. »*

Du côté de la société, début des années 70 : *« Une bonne partie du public étudiant en Histoire et en Géographie était constituée de jeunes filles. J'ai été frappé par la rapidité de l'évolution de la plupart d'entre elles. En quelques mois leur aspect était transformé. Les nattes avec lesquelles elles étaient arrivées disparaissaient, faisant place à des coiffures seyantes, inspirées de la mode. La même transformation se notait dans une recherche vestimentaire et dans leur comportement, qui devenait plus assuré. On aurait pu parler d'une métamorphose. Je l'observais avec intérêt et sympathie. Mais je pense aujourd'hui qu'aux yeux de nombreux tenants de la tradition elle ne pouvait qu'inquiéter et susciter, au-delà de la réprobation, un désir de mise au pas. Ce qui a bien été le cas. »*

Du côté des programmes et contenus éducatifs, en cette période charnière, Rosenberg a aussi des choses à dire. Après plusieurs mois de travail au sein d'une commission chargée d'établir le manuel d'histoire pour le lycée, il est mis devant le fait accompli. Le manuel proposé est tout simplement mis à la poubelle. La cause ? *« L'opposition de principe de traditionalistes outrés de ce que l'Islam pouvait apparaître comme enfanté par l'Antiquité, la Jahiliya. »*

82 Pour moi enseigner les mathématiques c'est contribuer à l'éducation. Prendre prétexte de cette discipline pour élargir les horizons.

Pour faire le parallèle avec la vie réelle, voyons le Théorème de **Bolzano-Weierstrass**. Il dit que dans un espace compact, toute suite d'éléments admet une sous-suite qui converge vers un élément de cet espace.



Je vous laisse réfléchir et transposer le sens de ce théorème dans la réalité.

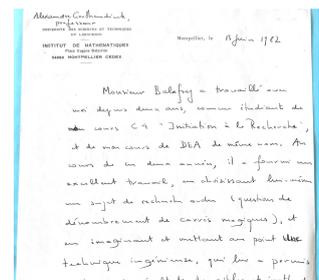
Inspirée de la maïeutique de **Socrate**, cette méthode m'a été transmise par le grand, l'immense professeur **Alexandre Grothendieck**. Il est considéré comme l'un des meilleurs mathématiciens du siècle, sinon le meilleur. Détenteur de la médaille Fields et doté d'une culture immense, il a rédigé un livre inédit de près de 1000 pages sous le titre **Récoltes et Semailles** sur sa vie et ses déboires avec ses pairs.

En plus de ce livre, « ce géant des mathématiques mort en 2014, (a écrit) quelque 70 000 pages (qui) dorment dans une cave, à Paris. » C'est comme cela que le journal Le Monde en parle à la une de son édition du 9 mai 2019. Et d'ajouter en sous-titre d'une enquête sur trois pages : « Des manuscrits, rédigés alors qu'il vivait en ermite dans l'Ariège, restent à déchiffrer. »

Je m'enorgueillis d'avoir côtoyé ce génie pendant deux années de ma vie. Nous étions trois ou quatre à travailler avec lui. Triés sur le volet. Il venait à l'université dans sa vieille Peugeot, de là où il avait choisi de vivre à l'abri de la civilisation, en communion avec la nature.

Chaque semaine, il entrait dans la salle avec ses provisions de légumes crus. Il avait aussi son horloge, qu'il remontait manuellement pour nous signaler, le moment venu, la fin du cours. Chacun de nous devait lui présenter l'état d'avancement de son sujet. Puis il s'emparait des craies blanches et commençait à produire sur le tableau vert, des formules, des dessins, des idées, ... Il réfutait, ajustait, proposait, se peignait la barbe avec ses doigts nerveux, souriait, s'amusait, avec son regard creux et sévère qui n'enlevait rien à l'amabilité de son visage. Un vrai bonheur. Parfois mon épouse m'accompagnait. Il n'y voyait aucune objection.

J'ai eu la chance, et je dis bien la chance, d'avoir été réprimandé par lui lorsque je n'avais pas au rythme qu'il souhaitait, absorbé que j'étais par mes activités politiques et culturelles. Mais j'ai aussi l'immense privilège de détenir un écrit de ce personnage exceptionnel. De lui, au-delà des mathématiques, j'ai appris la rigueur, la nécessité d'aller au fond des choses, le besoin de s'écarter des sentiers battus.



83 Je disais, donc, ce dimanche 5 janvier 1997, je me lève tôt et je prends la route vers Rabat. La route était mauvaise et dangereuse. Seule voie de communication entre le nord et le sud, elle était souvent encombrée de camions. En un quart de siècle, les infrastructures routières se sont améliorées de manière indiscutable mais inversement proportionnelle à la performance de notre système éducatif. En voyant tous ces budgets consacrés à l'infrastructure, je ne peux m'empêcher de me poser la question : pourquoi est-ce que les tenants de la thèse 'Développer avant d'éduquer' ne se rendent pas compte qu'elle ne peut conduire qu'aux frustrations et à l'instabilité ? Et la question sous-jacente : pourquoi l'évidente politique 'Eduquer pour développer' ne s'impose-t-elle pas malgré tout le bon sens et les leçons fournies par l'histoire récente et ancienne ? Pourquoi est ce que l'enchaînement : constater, dénoncer, agir, changer, ne fonctionne pas ?

En cette fin de millénaire, imprégné que j'étais de mes principes sur le changement par la voie politique, je ne désespérais pas. Il m'arrivait assez souvent de 'monter' à la capitale. C'est là où se passaient les choses importantes. Mais ce début de semaine du début de l'année 1997 s'annonçait comme particulièrement crucial dans la vie de la Nation. D'ailleurs, en plus de l'événement que je vais décrire, le même jour, se tenait la journée de lutte contre la corruption organisée pour la première fois par un collectif de 20 associations mené par Transparency. C'est dire le bouillonnement de la capitale en cette période.

Lundi 6 janvier au matin je me dirige vers l'Ecole Mohammedia des Ingénieurs. La salle des conférences est comble. C'est le lieu choisi par la Fondation Abderrahim Bouabid pour organiser sur deux journées, un forum sur « les transitions démocratiques. » Un forum unique en son genre, une première dans l'histoire du pays. L'ouverture du forum allait être faite par un discours du prince héritier qui allait devenir moins de trois ans plus tard le roi **Mohamed VI**. Je n'ai pas souvenir qu'il ait pris la parole en public auparavant.

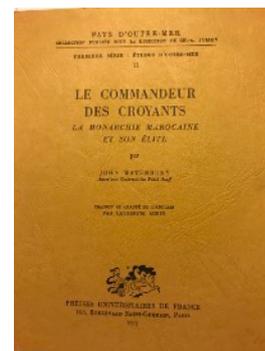
Autre facteur qui rendait cette rencontre immanquable est que parmi les participants, on notait la présence de **John Waterbury**. Pour mieux expliquer le 'buzz' que cette présence a provoqué, il est utile de rappeler que ce chercheur américain était pendant de longues années banni du pays. Le motif ? Son livre, The Commander

of the faithful, The Moroccan political elite. Publié en 1970, sa traduction en français est parue en 1975 avec une préface de **Charles-André Julien**. Ce livre est considéré (encore aujourd'hui ?) Comme un des livres les plus solides pour la connaissance des rouages politiques marocains. Voici un extrait de ce qu'en dit Julien dans sa préface, lui qui connaît bien ce pays : « *son analyse du comportement des groupes et de la monarchie chérifienne enrichit singulièrement notre connaissance du jeu politique qui s'est pratiqué et se poursuit encore au Maroc... où rien n'est résolu mais où tout paraît subsister dans l'ambiguïté.* »

Ce livre interdit circulait pourtant clandestinement dans les milieux politiques et intellectuels. Lors de mon retour définitif au Maroc, j'avais glissé dans mes bagages la photocopie du livre emprunté à la bibliothèque de l'université. J'ai réussi à le faire passer pour un livre d'études mathématiques qui n'intéressait pas les policiers et douaniers.

En parcourant ce livre aujourd'hui et les notes que j'en ai pris, je peux dire que sur plusieurs aspects, l'analyse de Waterbury reste encore d'actualité. Voici un extrait qui illustre mes dires (p. 367):

« *Par quels moyens le régime entretient-il les anciennes relations de dépendance et en crée-t-il de nouvelles? La réponse est simple : le monarque veille à ce que tous les biens convoités - que ce soit une nomination ministérielle, une licence d'importation ou une autorisation d'achat de terre - ne soient jamais mérités ou gagnés mais concédés et octroyés. La compétence et le mérite objectif n'entrent pas en ligne de compte et la procédure administrative régulière a été escamotée au profit du favoritisme. Ce que vous êtes, ce que vous possédez vous a été donné, vous ne l'avez pas gagné. Et puisqu'on vous l'a donné, on peut vous le reprendre. Le grand dispensateur ne vous laisse jamais l'oublier, pas plus qu'il ne vous laisse oublier que vous n'avez pas gagné ce que vous avez reçu et qu'il y a là quelque chose d'illicite.* »



Ce jour-là du début de 1997, dans cette salle, devant tout ce public, au-delà des discours, il était clair qu'une page de l'histoire allait être tournée, une réconciliation allait être scellée. Entre le régime et l'opposition d'alors. Entre le régime et l'américain qui était considéré comme son principal pourfendeur intellectuel.

Tout cela avait animé en moi la volonté de m'engager dans la bataille électorale des législatives de novembre 1997. Sans nier que j'avais aussi une forte envie d'effacer l'injustice qui m'a été faite lors des élections municipales de septembre 1992.

Je n'ai pas été élu, pour les raisons que j'explique longuement dans [l'article Lignes Rouges](#), mais je gardais l'espoir.

Quelques mois plus tard, en mars 1998, un gouvernement d'alternance allait être nommé sous la présidence de **Abderrahmane Youssoufi** pour assurer une transition paisible au plus haut niveau de l'Etat. Un tournant dans ma vie. Je quittais ma ville d'Agadir et l'université pour aller vivre à Rabat et m'embarquer dans des aventures d'une autre nature.

84 Lorsque John Waterbury a publié son livre en 1970, il se doutait peut-être que les frustrations nourries par le régime allaient conduire aux événements dramatiques qui allaient suivre.

En effet, en 1972, le Maroc était mal en point. Les deux tentatives de coup d'état militaire (juillet 1971 et août 1972) ont failli emporter la monarchie. Pour le jeune lycéen que j'étais, cette année était exceptionnelle. Je ne sais pas si cela s'est déjà produit dans un autre pays. Mais cette année là, les lycées et facultés, surtout à Rabat, ont connu ce que l'on avait appelé une année blanche. Des grèves, des manifestations, des occupations de locaux, à n'en plus finir. Les estafettes de police, sans parler des agents en civil, étaient partout. Les arrestations se comptaient par centaines. La répression nourrissait la mobilisation et la politisation de la jeunesse alimentait l'autoritarisme.

Pour la première et dernière fois de ma vie, je me suis retrouvé dans la fourgonnette de la police, en 'flagrant délit d'atteinte à l'ordre public'. J'ai été vite relâché comme le petit poisson dont les pêcheurs se débarrassent pour laisser de la place aux grosses prises.

Après les émeutes réprimées dans le sang en mars 1965, la situation ne s'améliorait pas et le pays entrait dans une période d'instabilité et de méfiance.

En 1972 justement, sortait en France dans les salles de cinéma le film L'Attentat du réalisateur français **Yves Boisset**. Ce film réalisé avec un éventail impressionnant de vedettes relate l'enlèvement et l'assassinat de **Mehdi Ben Barka** à Paris en octobre 1965. Il était bien entendu interdit au Maroc.

Après le livre de Waterbury, le film de Boisset ! Le tout baignant dans la musique qui faisait fureur chez la jeunesse d'alors : celle de **Nass El Ghiwane**. Cette musique qui n'avait pas d'orientation clairement révolutionnaire réussissait à mobiliser les jeunes et moins jeunes autour de messages émancipateurs et pour la revivification du patrimoine culturel.

C'était l'époque du cinéma politique qui avait pour protagonistes **Costa Gavras**, **Jean-Louis Trintignant**, **Yves Montand**... et pour titres Z, L'Aveu, Sacco et Vanzetti... Celui qui a coordonné les dialogues du film L'Attentat n'était autre que l'écrivain franco-espagnol **Jorge Semprun**. Pendant de nombreuses années j'ai voué une admiration sans limite pour le parcours de ce grand écrivain et homme politique.

Exilé d'Espagne en France avec sa famille, au lendemain de la guerre civile espagnole, devenu communiste, déporté par le régime nazi à Buchenwald en 1943, Semprun est arrivé à survivre grâce à l'écriture. Son livre L'Écriture ou la vie, paru en 1994, est remarquable. Voici un [vidéo où il parle d'un passage de ce livre](#) et une autre où il évoque son choix de la langue française dans [l'émission Apostrophes](#) de 1985.



Un autre de ses livres m'intéresse encore plus dans cette série d'héritages. Il s'agit de Federico Sanchez vous salue bien, publié en 1993. Ce livre décrit ses états d'âme d'intellectuel invité à prendre place dans le pouvoir en tant que ministre de la culture de 1988 à 1991. Il y expose en détails le différend qui l'a opposé à **Felipe Gonzalez** au sujet de la corruption qui commençait à s'installer dans le parti socialiste espagnol. En tant que ministre, il a été témoin de l'impuissance du mal face au bien, à cause du manque de courage des porteurs du bien qui ne se rendent compte que trop tard de leur conduite suicidaire. Voici un extrait éloquent : « *Au bout de tant de longues conversations avec lui (Gonzalez), je savais que son analyse repérait parfaitement les obstacles à franchir, qu'elle lui indiquait clairement la route à suivre. Mais la décision d'agir lui faisait encore défaut.* »

Ces critiques n'enlevaient rien à l'exemplarité de l'expérience de transition espagnole pour nous militants marocains de l'époque. Dans les années 70 l'Espagne était en décalage total avec le reste de l'Europe. Je me souviens des queues des voitures espagnoles à la frontière française pour aller voir les films pornographiques dans les salles de cinéma de Perpignan. Je me souviens de la traversée en train de ce pays et de l'état désastreux des infrastructures. Je me souviens de la pauvreté dans les campagnes que nous traversions.



Pour bien comprendre les dessous de la réussite de cette transition, au-delà du financement fourni par l'Union européenne, il faut lire le livre de **Guy Hermet** l'Espagne au XXe siècle. J'y avais noté ces passages (p.290) : « *Investi comme premier ministre le 1er décembre 1982, Felipe Gonzalez ne provient, en effet, ni de l'un ni de l'autre courant de la génération politique marquée par les décennies franquistes. Homme nouveau au même titre que les députés socialistes qui lui assurent une majorité parlementaire sans précédent en Espagne, il peut gouverner dans le cadre de ce qui devint seulement avec lui une norme démocratique dépourvue d'attache avec le passé.* » Et (p.304) « *Les artisans de la transition des années 1975-1980 ont compris que leur objectif majeur devrait être de faire durer la démocratie, de la rendre acceptable par tous plutôt que de cultiver l'intransigeance idéologique et de jouer sur les clivages sociaux.* »

Revenons au 6 janvier 1997. L'auteur de ce livre, Guy Hermet, était lui aussi invité au Forum organisé en présence de Waterbury, sous la présidence du futur roi du Maroc.

Le forum terminé, je rentrai chez moi à Agadir la tête remplie d'idées et d'appréhensions. Je rédigeai un billet publié sur le journal Libération le 15 janvier 1997, dans lequel je disais : « *On ne peut pas s'empêcher de constater que certains de nos intellectuels engagés sont devenus sclérosés ... A quoi servirait de réaliser une ambition individuelle si elle n'est pas inscrite dans un projet global et au sein d'une ambition collective ?* »

Cet article d'il y a presque 24 ans s'intitulait : De la réflexion à l'action.